

Entrevue: « Conversations avec Prof. Marcel Fournier »

JEAN-PATRICK MÉNARD

l'Université d'Ottawa

Étudiant au doctorat sous la direction de Pierre Bourdieu à l'EHESP à Paris, Marcel Fournier est, à l'heure actuelle, le sociologue québécois ayant la plus grande visibilité à l'échelle internationale. Ses œuvres de référence sur Marcel Mauss et Émile Durkheim, publiées aux éditions Fayard, ont fait l'objet de traductions dans plusieurs langues tout en ayant été salué par l'éloge unanime des critiques. Après avoir reçu l'Ordre des Palmes académiques de la République française, le prix Adrien-Pouliot de l'ACFAS, la bourse Killam du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada et intronisé par la Société royale du Canada, M. Fournier a récemment obtenu le prestigieux Prix Léon-Gérin, la plus haute distinction au Québec pour une brillante carrière menée en sciences humaines. Entrevue avec un intellectuel, à la fois, polyvalent, interdisciplinaire, imprégné d'un militantisme politique et d'une profondeur viscéralement humaine.

J-P. M : Bonjour M. Fournier, pourriez-vous nous parler de l'évolution de votre démarche intellectuelle dans le contexte de votre jeunesse ?

M. F. : À priori, je suis de la dernière génération des collèges classiques, qui vont disparaître avec la réforme du Rapport Parent. Cette génération née après la Seconde Guerre croyait qu'elle pourrait changer le monde. Première revendication : changer l'école. Nous revendiquions. Ma première contestation fut donc contre le collège classique : on voulait plus de liberté, une discipline moins rigoureuse, etc. À cette époque, j'étais déjà abonné au journal *Le Devoir*, je lisais aussi des revues culturelles ou politiques : *Parti Pris*, la revue *Socialiste 64* qu'avaient fondée Marcel Rioux et Jacques Dofny. Par ailleurs, mon engagement social se manifestait par un intérêt pour le NPD, ce qui alimentait de vifs débats pour réussir ce que les autres n'avaient pas réussi auparavant. Par ailleurs, tout cela s'inscrivait dans une rupture par rapport à ma famille, Mon père ne souhaitait certes pas que ses enfants deviennent comme lui, des industriels ou des hommes d'affaires (de la chaussure – un monde qui allait s'écrouler-), mais il voulait que nous fassions des études universitaires pour devenir médecin, avocat ou peut-être même prêtre; des professions en vogue. À cette époque, je m'intéressais alors aux questions philosophiques. J'aimais beaucoup écrire et je participais au journal du collège par des textes sur l'actualité ou des réflexions. Donc un intérêt pour la réflexion, la recherche, l'écriture mais aussi une attirance pour l'action politique. Malgré le désir de mon père de me voir étudier en droit, mon passage à la sociologie et mes orientations politiques constituaient une forme de contestation et une forme de rupture par rapport au milieu familial qui était davantage tournée vers l'orthodoxie de ce moment, c'est-à-dire plus près de l'Union Nationale, de Duplessis et du progressisme-conservateur.

Bref, même si mes parents étaient fiers de me voir poursuivre des études universitaires, ils étaient déçus que ce fût en sociologie.

J-P. M : J'aimerais vous demander qu'est-ce qui vous a amené ou poussé vers la sociologie ?

M. F. : La contestation! Mon parcours social et scolaire est alors marqué d'une double rupture. D'abord le choix de la profession : non pas le droit, mais la sociologie. Ayant terminé mon cours classique au Collège de Lévis, j'aurais dû poursuivre mes études universitaires à l'Université Laval. J'étais d'ailleurs été rencontrer des professeurs comme Fernand Dumont. Mais j'ai choisi Montréal, l'Université de Montréal, le département de sociologie où enseignait Marcel Rioux avec qui je voulais étudier et qui sera le directeur de mon mémoire de maîtrise. Au collège, je m'intéressais beaucoup à la philosophie contemporaine, je lisais Sartre et Camus. J'avais aussi commencé à lire *Le Capital* de Karl Marx. Ce n'était pas bien vu par mes professeurs. J'avais aussi un intérêt marqué pour la littérature, les arts et le cinéma tout en m'adonnant à des activités sportives régulièrement.

Comparativement à la philosophie, la sociologie avait l'avantage d'être plus tournée vers l'action et l'engagement social. C'était important pour moi. Avant d'entamer ma maîtrise à l'Université de Montréal alors que je faisais mes études au baccalauréat à cette même institution académique, j'ai eu la chance de suivre des cours en sociologie de la connaissance, de la culture et du travail tout en suivant des cours sur l'introduction à sociologie avec Guy Rocher et sur le marxisme et la sociologie critique avec Marcel Rioux. Il y avait alors beaucoup de discussions et de débats et Rioux avait fondé revue la revue *Socialisme 64* qui allait devenir plus tard *Socialisme québécois*. De plus c'était une période de grande effervescence sociale, avec l'émergence de mouvements d'extrême-gauche, la contestation étudiante des années et l'occupation de 1968-1969. Il y avait aussi la contre-culture et les conflits de génération. Marcel Rioux a écrit un petit livre sur les conflits de génération, ce qui était à d'autres époques le conflit serfs/seigneurs ou le conflit ouvriers/bourgeois. J'ai aussi eu l'opportunité d'être exposé à la sociologie européenne et américaine avec les méthodes autant quantitatives que qualitatives tout en étant chapeauté par une l'approche interdisciplinaire qui offrait des cours, par exemple, en démographie, économie, linguistique ou en anthropologie. Pour bien faire de la sociologie, il faut acquérir des connaissances dans d'autres disciplines. Je condamne la surspécialisation, trop étroite et trop pratique. À la suite de mes études de baccalauréat, j'ai fait ma thèse de maîtrise avec Marcel Rioux. J'avais également travaillé comme assistant de recherche avec Céline St-Pierre qui venait de terminer ces études de doctorat et qui commençait sa carrière à l'Université de Montréal. Elle travaillait notamment sur le mouvement syndical dans les années 30-50 au Québec. Par pur hasard, nous avons trouvé dans la Bibliothèque de l'Assemblée nationale à Québec le journal *Clarté*. C'était le journal des militants canadiens-français du Parti communiste du Canada. J'ai donc fait microfilmer le tout et j'ai apporté ce matériel à l'Université de Montréal. Marcel Rioux m'a alors dit que c'était une source inestimable d'information et il m'a dit que cette trouvaille constituerait un bon projet de mémoire de maîtrise en amont avec des entretiens de témoins et d'acteurs de ce même mouvement puisqu'ils étaient encore vivants. D'ailleurs, je me suis dit que ces enregistrements pourraient également servir pour des émissions de radio. Enfin et de bouche à oreille, j'avais réussi à identifier toute une génération de militants communistes.

J-P. M : Dans cette optique, j'aimerais savoir s'il y a d'autres facteurs qui vous ont mené vers cette discipline ?

M. F. : C'est une bonne question. Il y a toujours plus qu'une réponse à cette question selon notre âge dans la vie. Je cherchais pour ma part à concilier recherche et engagement social. Mon projet de mémoire me permettait de le faire: je voulais savoir comment pouvait-on devenir un militant communiste dans les années 30 dans un Québec conservateur catholique et comment ce mouvement était organisé à propos des enjeux nationaux et internationaux. Sur cette base, j'ai réalisé un article pour la revue *Socialisme 64* qui est devenue ensuite *Socialisme québécois*. Puis avec le mémoire, j'en ai fait un livre, *Communisme et anticommunisme au Québec*. Or, malgré mon intérêt pour ces questions politiques, sociales et historiques, je n'étais membre d'aucun parti politique. Je définissais et manifestais plutôt mon engagement politique à travers ma participation à l'écriture, c'est-à-dire dans des revues intellectuelles à caractère politique, culturelle et dans le cadre de l'exercice de plusieurs débats. Lorsque j'étais aux études à la maîtrise, nous avons fondé (les étudiants) une revue intellectuelle, *Anthropolitique*, où j'ai écrit un article sur l'idéologie. C'est avec le cumul de ces expériences que je suis venu à la conclusion que seule la sociologie avec l'aval d'autres disciplines pouvaient offrir une réponse synthétique et systémique de ce que je recherchais à comprendre, démystifier et à décoder dans l'action sociale quotidienne.

J-P. M : Comment avez-vous été mis en contact avec Pierre Bourdieu qui allait devenir votre directeur de sociologie en France ?

M. F. : Le département de sociologie de l'Université de Montréal faisait venir régulièrement des professeurs de l'étranger dont notamment Alain Touraine, Edgar Morin et Pierre Bourdieu qui enrichissaient tous la culture et la vie intellectuelle et politique déjà très forte. Pour mon doctorat, je me suis demandé si je devais aller aux États-Unis pour travailler sur les relations internationales en ce qui concerne la place de l'URSS à l'Université Columbia où il y avait bel et bien un centre de recherche sur l'URSS. À l'époque, je lisais aussi les premiers travaux de Pierre Bourdieu et j'avais travaillé pour l'Office franco-québécois pour la jeunesse pour organiser des documents pour de jeunes étudiants français de plusieurs disciplines qui venaient étudier au Québec. En retour de notre travail d'étudiant et pour nous payer, on nous avait offert un voyage de trois semaines en France et ils nous avaient demandé qui nous aimerions rencontrer. J'avais proposé de rencontrer Bourdieu, idée qui fut retenue, et il a accepté de nous recevoir dans son laboratoire à Paris. À ce moment et sur place en France, Bourdieu nous avait fait part de ses préoccupations de vouloir développer une théorie de la pratique et, pour ce faire, former les 30 meilleurs sociologues au monde. Tout cela m'enthousiasmait. Bourdieu a accepté de diriger mon doctorat et de là j'ai passé quatre années dans son laboratoire de recherche avec l'appui d'une bourse d'étude du Conseil des Arts du Canada. Il était ouvert à diverses influences sociologiques, anglo-saxonnes, américaines. Il était en contact avec plusieurs sociologues étrangers et il invitait également des sociolinguistes comme Basil Bernstein d'Angleterre, Anselm Strauss des États-Unis ou Aaron Cicourel et l'ethnométhodologue Garfinkel de la Côte Ouest américaine. Grâce à ma formation à la maîtrise et par l'entremise du laboratoire de Bourdieu, j'ai aussi établi une bonne relation avec Luc Boltanski. Enfin et signe de son ouverture d'esprit, Bourdieu a fait traduire en français les travaux de plusieurs sociologues américains aux Éditions de Minuit et d'autres œuvres de philosophes

allemands dans la collection « Le Sens commun ». Bourdieu m'avait aussi demandé de publier deux articles dans la Revue française de sociologie, le premier, à propos d'une réflexion théorique sur l'ethnométhodologie et, un deuxième texte, sur l'influence de la sociologie française sur le Québec. À mon retour au Québec, j'avais déjà à mon actif plusieurs articles et c'est ainsi que j'ai posé ma candidature à des postes dans l'enseignement universitaire.

J-P. M : Comment était Bourdieu comme personne au quotidien ?

M. F. : À l'époque, Bourdieu avait déjà publié *Les Héritiers* et *La Reproduction*. Il délaissait la sociologie de l'éducation pour élaborer une théorie générale de la pratique, avec la notion d'*habitus*, etc. Ses séminaires étaient de vrais séminaires de recherche : Bourdieu présentait ses travaux en cours, il invitait aussi ses collaborateurs à présenter leurs travaux. Il n'était donc pas question pour lui de présenter les ouvrages qu'il avait écrits. Il s'attendait à ce que les élèves les aient lus et aussi qu'ils lisent les ouvrages et les auteurs qu'il présentait en classe. Il insistait enfin pour que les élèves connaissent d'autres disciplines, certes la philosophie (Wiggenstein, Austin) mais aussi l'anthropologie, la linguistique (Labov), l'histoire et l'économie. Enfin, Bourdieu regardait avec attention et intérêt les travaux de ses étudiants; il voulait établir une relation moins hiérarchique, plus égalitaire entre le professeur et les étudiants que celle que l'on connaissait. Il donnait également beaucoup de conseils précis en ce qui concerne la manière de mener une recherche, d'écrire une thèse, d'utiliser la théorie, de s'ouvrir à l'éclectisme, à différents courants et à d'autres perspectives, et à la façon d'intégrer la somme des connaissances acquises. Après mon doctorat, alors que j'étais un jeune professeur et lorsqu'il est venu à Montréal à deux reprises, il est d'ailleurs venu rester chez moi pendant ses séjours au Québec.

J-P. M : Avant de réaliser vos contributions de référence sur Durkheim et Mauss, comment avez-vous eu accès aux documents qui allaient alimenter votre démarche intellectuelle ?

M. F. : J'avais d'abord écrit un article sur Durkheim à propos de la connaissance scientifique et un autre sur « Durkheim : L'Année sociologique et l'art ». Puis j'ai eu accès – j'étais le premier - aux fonds Marcel Mauss, c'est-à-dire aux archives de Marcel Mauss que sa famille venait alors de déposer au Collège de France. Je connaissais les principaux travaux du neveu de Durkheim et Marcel Rioux m'avait aussi parlé de Marcel Mauss, qu'il admirait. Enfin, le fait que Pierre Bourdieu vienne d'être élu au Collège de France m'a facilité l'accès aux archives. Ces archives étaient une vraie mine d'or, et à chaque jour, j'avais l'impression de faire des découvertes. Rien de complet n'avait été fait sur Mauss. J'ai donc écrit la première grande biographie de Marcel Mauss, au carrefour d'une histoire des idées, d'une sociologie des sciences et d'un récit de vie. Et ça se lit, me disent certains lecteurs, comme un roman. J'ai aussi édité tous les *Écrits politiques* de Marcel Mauss. Puis à la demande de mon éditeur Fayard, je me suis tourné vers l'oncle, Émile Durkheim.

J-P. M : Dans un article de *Sociologie et Société* intitulé *Marcel Mauss aujourd'hui*, Bourdieu a acclamé votre bibliographie intellectuelle de Marcel Mauss et le sociologue Jeffrey Alexander, de l'Université Yale, a dit que vous étiez le plus grand intellectuel actuel de la sociologie française. Sur cette base,

pourriez-vous nous parler de votre manière de travailler, vos habitudes ou de votre éthique de travail pour éclairer les jeunes étudiants en sociologie qui ne sont qu'à leurs premiers balbutiements ?

M. F. : Dès le début de ma carrière, je me suis dit que l'enseignement universitaire est indissociable de la recherche. C'était l'idée que je me faisais du travail d'un universitaire, et j'avais comme modèle au Québec, Fernand Dumont et Marcel Rioux et en France Pierre Bourdieu.

J-P. M : En termes d'éthique de travail, combien d'heures par semaine consacrez-vous à vos travaux intellectuels par curiosité ?

M. F. : Personnellement, je n'ai jamais calculé mon temps. C'est le jour, le soir, les fins de semaine, les vacances. Il fut une époque où j'aimais travailler de 10 heures du soir à une heure du matin. C'était le meilleur moment pour écrire, car j'étais certain de ne pas être dérangé. Toute démarche créative, en recherche scientifique comme en création artistique, demande beaucoup : il y a les lectures fortes nombreuses, la préparation de communications pour des congrès, la rédaction d'articles et d'ouvrages. Écrire un livre c'est beaucoup de travail! Il faut, dans un métier comme le mien, aimer écrire.

J-P.M : Qu'est-ce que vous aimez faire lorsque vous n'êtes pas en train de vous appliquer à une démarche intellectuelle, c'est-à-dire vos intérêts autres qu'académiques ?

M. F. : Il faut bien s'accorder des moments de repos ou du temps pour d'autres activités comme le sport. Pour moi, le sport est important. : « Un esprit sain dans un corps sain! », voilà ce qu'on m'enseignait au Collège. Je pratique plusieurs sports : la natation, le jogging, le ski, le tennis. Comme le travail professionnel, le sport exige deux qualités : une grande discipline et la volonté de se dépasser! J'aime par ailleurs faire un peu du bricolage, ce qui demande quelques habiletés manuelles. Le bricolage est au cœur de toute activité culturelle, voire, comme le disait Claude Lévi-Strauss, de la culture elle-même.

J-P. M : Enfin, merci beaucoup, Professeur Fournier, pour le temps que vous m'avez accordé et d'avoir partagé vos connaissances avec nous qui, j'en suis convaincu, sauront éclairer et dynamiser les jeunes étudiants en sociologie qui aspirent à une telle démarche intellectuelle.

Étudiant pendant plusieurs années à l'Université de Montréal, Jean-Patrick Ménard a complété avec succès un premier baccalauréat spécialisé en psychologie (B.Sc.) et un deuxième qui était composé d'une majeure en littérature comparée et d'une mineure en sociologie (B.A). Monsieur Ménard poursuit actuellement une maîtrise au sein du Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université d'Ottawa sur le thème de la stigmatisation de la maladie mentale. Dans les dernières années, Monsieur Ménard a prononcé plusieurs conférences, entre autres, sur des sujets reliés à la santé mentale, et ce dans diverses universités canadiennes au Québec et en Ontario. Il a notamment été invité à prendre la parole dans plusieurs organismes et compagnies d'importance, telle que l'Opéra de Montréal, Bell Canada et la Banque du Développement du

Canada (BDC). Enfin, Monsieur Ménard s'implique activement dans plusieurs organismes à titre de bénévole.

This published article is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 3.0 Unported License. Copyright for this article is held by McGill Sociological Review.